

Opinion canadienne sur le roman

Jean-Charles Harvey

Volume 6, Number 6 (36), November–December 1964

L'âge du siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30009ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Harvey, J.-C. (1964). Opinion canadienne sur le roman. *Liberté*, 6(6), 441–451.

Opinion canadienne sur le roman

Le roman est un genre qui ne se définit pas. Une histoire bien inventée, bien agencée, bien écrite, bien sentie et bien pensée peut toujours constituer un bon roman à la condition qu'elle soit humaine et s'élève jusqu'à l'universel. Pour moi, le roman idéal est celui que je lis avec le plus d'intérêt et de plaisir. En quoi je me dispense de consulter le jugement de mon voisin ou de ces prétendus arbitres du goût qui se sont improvisés critiques littéraires. Il en est de l'oeuvre préférée comme de la femme qu'on aime: elle est toujours la plus belle au monde. Ne m'en demandez pas davantage.

Marqués ou marquants?

Quant aux romanciers qui m'auraient marqué, je ne saurais le dire. Je ne le sais pas. Inconstant par nature, je ne me livre jamais pour longtemps. Brûler aujourd'hui mes idoles de la veille, telle fut ma carrière. Avais-je tort ou raison? J'en suis venu à croire que, pour être soi-même, mieux vaut ne se laisser marquer par aucun écrivain, sauf dans sa jeunesse peut-être. Il y a trop de marqués et trop peu de marquants dans notre littérature.

Naturellement, il est des influences auxquelles on ne saurait échapper, parce que sans elles la culture ne serait qu'un vain mot: les génies qui ont imprégné notre civilisation depuis Homère jusqu'à nos jours ont façonné toute l'intelligence occidentale. Quand on puise aux époques classiques qui ont illustré les siècles de Périclès, d'Auguste, de la Renaissance, de Louis XIV et autres, on apprend à penser, rêver, enregistrer ses perceptions sensibles et spirituelles, avant d'écrire — tout cela qui s'appelle apprendre son métier d'écrivain — et c'est ainsi que

l'on est marqué dans le bon sens et que l'on réunit en soi le bagage nécessaire à la vocation de romancier.

Par contre, l'auteur qui ne peut entreprendre une oeuvre sans se demander à quelle école contemporaine il lui faut appartenir, à quelle vedette de son temps il désire ressembler, ne fera jamais rien que du déjà vu, du réchauffé. Il pourra avoir son heure de vogue, parce que certains critiques l'auront monté aux nues, il ne restera rien de lui.

C'est dire qu'il ne faut pas se laisser marquer au point de tomber dans ce rien qui a nom imitation. Je conseillerais aux jeunes, du moins à ceux qui ont du talent, de ne pas lire les oeuvres d'imagination de leur génération durant la période d'incubation de leur propre travail de création. Certes, il leur faut lire, même beaucoup, surtout avant d'avoir atteint la quarantaine, mais ils doivent s'attacher avant tout aux très grands, aux inaccessibles, aux inimitables, en d'autres termes, à ceux qu'il serait ridicule de vouloir singer. Qui oserait imiter Balzac, par exemple? En d'autres termes, le roman qui a quelque chance d'ajouter une pierre précieuse, si petite soit-elle, au trésor littéraire de l'humanité, doit être le produit d'un cerveau non marqué, d'un solitaire, d'un homme ou d'une femme seuls avec leur coeur, leur pensée et la gamme infinie de leurs sentiments et sensations. Car on n'est jamais bon quand on cesse d'être soi-même.

Toutefois, si l'on ne se laisse pas marquer par tel auteur ou tel livre, on ne peut s'empêcher d'être marqué par son temps, son milieu, l'impétueux fleuve vital qui nous emporte tous, telle une débâcle à la fonte des neiges. C'est pourquoi les romans contemporains les plus empoignants reflètent assez bien notre époque. Non pas complètement, mais dans son aspect le plus navrant et le plus sauvage. C'est une littérature noire, faite de pessimisme et de désespoir, bâtie sur un amas de catastrophes et de changements qui ont profondément secoué les peuples et les individus.

Le roman est le reflet d'une époque

Deux guerres affreuses et stupides, des révolutions prolétariennes qui englobent déjà un tiers de la population humaine et qui menacent de détruire un ordre social, des privilèges, des institutions dont nous vivons depuis notre naissance, des dog-

mes politiques qui bousculent même notre conception ou notre définition de la liberté, la crise prolongée des années trente, qui a plongé dans la gêne et dans la misère, des milliers d'enfants de la classe moyenne et a porté tant de fils à dresser un réquisitoire accablant contre leurs pères, le cauchemar de l'ère atomique, créant l'impression que l'espèce humaine n'a guère d'importance, puisqu'elle peut s'anéantir du jour au lendemain et que, par conséquent, "à quoi bon? à quoi bon?", voilà une atmosphère peu propice aux inventions parfumées à l'eau de cologne. L'époque des paons de l'esprit et de la fine satire, qui faisaient la roue autour d'une multitude de femelles pâmées, a pris fin avec Anatole France, dernier représentant authentique de la belle époque, peut-être aussi avec Edmond Rostand, qui croyait encore que la France, c'était Cyrano fabriquant un sonnet en se battant à l'épée, ou bien Chanteclair, coq de l'Europe, coq du monde. A ces jeux faciles et pleins de charme, devaient succéder le *Voyage au bout de la nuit*, de Céline, *La Nausée*, de Sartre, et tant d'autres oeuvres de même encre, où transpire, dirait-on, le désir concerté de prouver qu'il n'existe plus rien de vraiment beau, de vraiment bon, de vraiment noble dans l'homme, que la bonté n'est qu'un concept métaphysique sans rapport avec la réalité et que l'existence même est absurde parce qu'elle n'a aucun sens, aucun but, aucune finalité. Fait particulier, qui porte à croire au don prophétique du génie, ce règne de la littérature noire eut un précurseur, au début du siècle, dans la personne de Franz Kafka, dont *Le Château* et *le Procès*, sont les prototypes de la désespérance.

Le déclin des valeurs anciennes

Il est donc indéniable que le roman contemporain est le miroir de notre temps. Les bouleversements qui se sont produits et se produisent encore dans toutes les sociétés humaines de l'heure, aux échelles économiques, scientifiques, morales et philosophiques, ont, dirait-on, sapé les valeurs anciennes, sur lesquelles s'appuyaient la collectivité et l'individu et peut-être détruit la foi sous toutes ses formes. Dans ses sommets intellectuels, l'humanité semble ne plus vouloir aimer ce que l'on aimait et croire ce que l'on croyait. D'où une indécision, une inquiétude, une épidémie de négations, qui se sont reproduites dans les arts en général et ont choqué violemment la génération des aînés. Il est certain que la formidable explosion de l'abs-

trait et du surréalisme en peinture, en musique, en poésie et même en prose, ne pouvait être acceptée ni comprise par une génération convaincue par éducation, tradition et atavisme que jamais les divers moyens de l'expression, en arts et en lettres, ne pouvaient se départir de la clarté, de l'ordre, de la logique, de la raison, de la chose compréhensible. Et pourtant, c'était tout cela, clarté, logique, ordre, raison, compréhension, que mettait en cause l'école nouvelle. Rien d'étonnant que tant d'hommes et de femmes aient crié au scandale face à une jeunesse dont la devise était: "M... au passé!" Mais, les scandalisés qui ont toujours tort, ont refusé de comprendre que nous étions, que nous sommes, à l'un de ces moments de l'Histoire qui sont les moments de démolition, c'est-à-dire à l'une de ces transitions douloureuses qui s'accompagnent fatalement de désordre et de confusion conscients et voulus, en attendant l'heure de la reconstruction. Car il est certain que l'on rebâtera et que les architectures de l'avenir auront d'autant plus d'originalité que l'on aura mieux fait table rase durant l'intermède.

Il se peut que cette révolution de l'esprit soit le propre de toute génération nouvelle, mais celle d'aujourd'hui est peut-être la plus rapide de toutes. Pour retrouver, dans les annales de l'humanité un branle-bas intellectuel et moral aussi formidable que celui dont nous avons été les témoins depuis bientôt un demi-siècle, il faut sans doute se reporter aux plus violentes révolutions des temps révolus. Et encore doit-on admettre que jamais un tel phénomène ne fut aussi universel que celui dont nous sommes les témoins sur tous les continents de l'univers.

En attendant que le courant d'optimisme et de mise en équilibre succède à la vague actuelle de pessimisme, les écrivains de marque semblent se replier sur eux-mêmes et s'analyser sans pitié. Nombre d'entre eux se psychanalysent perpétuellement non pas, dirait-on, pour y chercher une explication ou une justification de la vie et des actes humains, mais pour se perdre, au bout de tout, dans l'abîme du néant. Pourtant, en traversant ce monde immense, mystérieux et inépuisable qui s'appelle un être vivant, pensant et sensitif, on fait des trouvailles si étonnantes, si belles ou si effroyables que l'on est bien forcé de les admettre au rang de créations littéraires qui n'ont pas d'équivalent dans le classicisme et qui, peut-être, seront considérées elles-mêmes comme une sorte de néo-classicisme. Si tel est le cas, le roman contemporain n'aura pas existé en vain.

Le roman est plus vrai que l'Histoire

Ceci dit, il importe peut-être de revenir à la question qui se posait au début de cet article, à savoir quelle est la définition ou, plutôt, le rôle de l'oeuvre d'imagination à travers les siècles littéraires.

Par un étrange paradoxe, les récits imaginés, qui émaillent les littératures de tous les temps, dans l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, par exemple, dans la Bible, dans les tragédies grecques, dans Virgile ou Ovide, dans les chansons de gestes du moyen âge, dans les inventions pantagruéliques de Rabelais, les contes de La Fontaine ou de Voltaire, puis et surtout dans *la Comédie Humaine* de Balzac et les ouvrages innombrables du roman moderne qui ont suivi, sont les seuls documents historiques où dominant le sens de l'humain et la prise de contact intime avec tous les caractères sociaux et familiaux des gens de telle ou telle période. On ne connaîtrait pas grand'chose du passé sans ces vivants témoignages. A ce point de vue, le roman fait plus vrai, plus complet, plus senti et plus vécu que l'Histoire elle-même. Celle-ci demeure sans doute une indispensable compilation de dates, de noms célèbres, de règnes, de batailles, de conquêtes, de fondations nationales et le reste; mais elle ne suffirait pas à nous donner, à l'égal des grandes fictions littéraires, la sensation de revivre nous-mêmes avec les gens du peuple, une époque ou un moment particulier de l'évolution humaine.

Quant au roman actuel, il va plus loin que celui d'autrefois en ce sens qu'il nous fait pénétrer jusqu'au plus intime de l'âme contemporaine, qu'il nous dissèque, avec une pénétration impitoyable, les fibres les plus secrètes, les plus inavouables, de l'être humain et que par conséquent, il nous met en communion intime avec l'âme de notre temps, l'âme collective aussi bien que l'âme individuelle. Lui aussi est un témoin plus véridique que celui de l'Histoire.

LE ROMAN CANADIEN-FRANÇAIS

Le roman canadien-français ne fait pas exception à la règle universelle. Sans lui, nous serions probablement un peuple pauvre en histoire. Bien que, pour des préjugés moraux ou théologiques, les peintures de moeurs de notre milieu aient été, jusqu'aux environs de 1935, assez conventionnelles et incomplètes, elles nous montrent néanmoins comment vivaient et se com-

portaient nos paysans et villageois depuis la fin du régime français. Par exemple, les récits de Philippe-Aubert de Gaspé, dans ses *Anciens Canadiens*, sont des modèles du genre. Après lui, parurent nombre de roman du terroir, qui s'efforçaient d'auroler l'existence terrienne de toutes les vertus et qui, le plus souvent, devenaient des panégyriques plutôt que des images de la réalité. Il fallut le coup d'oeil et l'art magique d'un étranger, Louis Hémon, pour nous révéler à nous-mêmes dans son admirable *Maria Chapdeleine*. A son sujet, l'un de nos écrivains les plus sagaces, feu Louvigny de Montigny, préfaçant ce petit chef-d'oeuvre, reprochait, en ces termes, à nos propres romanciers, leur manque de réalisme:

"Tout de même, nos frères de la glèbe sont aussi farouche et souvent plus malins que ceux de Jules Renard, et nos bûcherons sont aussi vrais que... ceux de Louis Hémon; nos citadins ont leurs petites manies, imperfections et théories comme ceux d'Anatole France; nos pimbèches et snobinettes sont aussi exécra- bles que celles de Paul Bourget première manière ou d'Abel Hermant dernier cri; messieurs nos ronds-de-cuir, si l'on veut m'en croire, peuvent fournir quelques binettes à celles de Courteline...". L'exemple de Louis Hémon donna naissance à une pléthore de terroir. C'était naturel, inévitable. Jusqu'aux environs de 1920, le Québec passait à bon droit pour un pays essentiellement agricole. On prêchait partout la fidélité ou le retour à la terre. Les gouvernements provinciaux du passé avaient poussé jusqu'à la limite de l'absurde l'aventure de colonisation des terres neuves. On détruisait les forêts les plus précieuses et la faune la plus intéressante pour installer les colons sur un sol fait de sable et de cailloux où rien à peu près ne pouvait pousser, ou bien dans les régions nordiques où, trois saisons sur quatre, les récoltes étaient détruites par le gel en plein mois de juillet.

Déclaration de guerre au terroir

Vint le jour où de jeunes écrivains ou journalistes crurent le temps venu d'enrayer la vogue de la *terroïromanie*. Je fus l'un de ceux-là. Non que le genre fût mauvais, au contraire. Tous les genres sont bons en littérature; mais la population urbaine commençait à dépasser la rurale et la révolution industrielle, qui s'accomplissait en retard chez nous, n'en faisait pas moins des progrès très rapides. Pour la première fois, on se

rendit compte que le territoire du Québec n'était cultivable que sur une bande de sol arable très étroite, allant de l'est à l'ouest et que, par conséquent l'avenir de ce pays reposait non pas sur la charrue, mais sur la cheminée d'usine. Une humanité nouvelle se développait sur les rives du Saint-Laurent. L'écrivain, miroir de son milieu, devait en tenir compte.

Je fus l'un des premiers, sinon le premier, à rompre avec la tradition. Mes *pages de critiques*, parues en 1926, étaient une véritable déclaration de guerre au terroir. J'abordai le roman de moeurs et le roman social, un peu maladroitement, sans doute, mais d'une façon presque agressive, qui, une fois de plus, scandalisa les conformistes. On m'appliqua l'épithète de non-conformiste, qui m'est restée depuis. Pourtant, j'adore la nature, et les meilleurs morceaux — ou les moins mauvais — que j'ai produits, sont inspirés du terroir.

Les contemporains

Par la suite, nos auteurs les mieux doués abordèrent les récits romancés de toute classe et de tout milieu. Cette tendance nouvelle, développée passablement dès avant 1939, s'accrut bien davantage, à dater de 1945, pendant cette drôle de paix que nous vivons depuis. On a même pratiqué avec un certain succès le roman psychologique, les essais d'introspection, d'où sont sortis quelques oeuvres parfaitement lisibles. Grâce aux encouragements de l'Etat, aux prix littéraires et aux bourses à l'étranger, on écrit plus et mieux, bien que la langue soit moins pure et moins correcte qu'autrefois. Nos maisons d'édition, subventionnées par l'Etat, en certains cas, sont plus actives que jamais. Une année durant, deux d'entre elles ont publié chacune environ un volume par semaine avec l'espoir présomptueux de trouver quelques perles sur un tas de déchets.....

Je n'ai pas lu tout ce qui paraît chez nous depuis quelques années. Une vie humaine y suffirait à peine. C'est pourquoi je m'abstiens de souligner, ici, les noms d'auteurs et les titres de livres qui m'ont légèrement impressionné. Je puis toutefois affirmer que nous avons désormais assez d'oeuvres et d'écrivains lisibles pour admettre l'existence d'une littérature canadienne-française.

Malheureusement, notre roman, parce qu'il demeure le reflet d'une école ou d'une influence étrangère, celle de la France, est encore une sorte de sous-produit de cette dernière. D'un

côté, nous n'avons pas su *faire couleur locale* avec assez de puissance, comme l'a fait si bien un Faulkner aux Etats-Unis; de l'autre, nous n'avons pu nous élever assez haut dans l'universel pour devenir impérissables. De la sorte, aucun de nos romanciers n'a réussi à s'imposer à l'attention du monde civilisé.

Quelques causes de notre échec

Pas un seul *grand livre* n'est sorti de chez nous. Y a-t-il lieu de s'en étonner? Non pas, si l'on connaît les conditions faites à l'écrivain dans ce pays.

1. — Le public lecteur du Canada français n'est pas assez nombreux pour rendre possible une pleine carrière littéraire, alors que la France compte plus de quarante millions de Français, nous n'en comptons, nous, qu'à peine cinq millions. On considère comme un succès de librairie qu'un de nos romans lisibles s'écoule à trois ou, par exception, cinq mille exemplaires. Le profit ordinaire de l'auteur sera de trois à cinq cents dollars pour un travail qui lui a coûté au moins un an d'efforts. Dans ce cas, on exercera d'abord et avant tout le métier qui fait vivre, et, par temps perdu, le soir ou les jours de congé, on bâclera quelques pages avec l'espoir de finir l'oeuvre Dieu sait quand.

Sans compter que le climat canadien n'est guère favorable. Il en coûte beaucoup plus cher ici qu'ailleurs pour subsister. La maison, l'habit et même le manger sont chez nous conçus en fonction de la neige. C'est probablement ce qui explique pourquoi le sud des Etats-Unis, par exemple, a été et reste beaucoup plus fécond que le nord en bons romanciers et dramaturges. La question du pain quotidien se pose moins impérieusement pour eux que pour nous.

2. — Le colonialisme de l'esprit domine tellement nos lettres que nos scribes, inconsciemment, tournent le dos à la merveilleuse originalité canadienne et nord-américaine. Nous voulons faire français à tout prix, alors que nous ne sommes plus des français. Il me semble que l'on peut aimer et admirer la France sans contracter la francomanie. La plupart de nos jeunes intellectuels qui font un séjour à Paris adoptent cette sorte d'exotisme au point d'en oublier l'existence de l'incomparable nature canadienne. L'un d'eux que j'ai bien connu affichait une sorte de mépris pour nos chères campagnes. Il me disait: "Je ne tolère ces endroits-là que parce qu'on peut s'y laver les pieds dans un lac." Ceux-là en arrivent à mépriser tout ce qui est de chez eux.

Ils suppriment en ricanant tous nos canadianismes les plus savoureux et n'ont d'autre désir que d'aller vivre outre-mer, pour y prendre un accent qui n'est pas le leur et y savourer l'ombre de quelques grands noms dont ils lèchent la réputation à pleine langue, tout en proférant des moqueries insultantes à l'adresse de leur patrie. L'un d'eux, à la veille d'un départ pour Paris, confiait récemment à l'un de nos micros: "Je m'en vais chez moi." Un autre, tout jeune, s'écriait à la télévision canadienne: "Vous savez, on est toujours Européen."

Quant à moi, tout pétri que je sois de culture européenne et tout en sachant que cette culture est indispensable au monde occidental, je crois fermement que nos livres, nos romans, doivent être nord-américains ou ne pas être. Je crois que ceux des nôtres qui, par éducation ou par propagande, vivent du mythe de "la France sur nos bords", se condamnent au rôle d'admirateurs perpétuels et, conséquemment, deviennent des "à demi ratés."

L'écrivain de race, conscient de sa valeur, prendra comme une insulte qu'on le compare à telle ou telle vedette contemporaine de la France ou d'ailleurs, car il se refuse à la fonction de satellite que l'on voudrait lui assigner et aspire plutôt à servir, lui, de point de mire et de comparaison. Mais je suppose que cet auteur n'est pas encore né.

3. — Malgré tout, le roman canadien-français a progressé sensiblement depuis que nos moralistes et théologiens lui laissent une liberté d'expression accrue. Dans le domaine moral, notre écrivain peut écrire à peu près tout ce qu'il veut, sauf de la pornographie. En fait de rapports entre sexes, par exemple, des mots et des situations qui auraient autrefois valu à leur auteur de mortelles condamnations ou une sorte de bannissement, sinon la prison, passent aujourd'hui comme lettres à la poste. C'est ce qui a rendu plus vivantes nos oeuvres d'imagination.

Le vide de la pensée

Il manque encore à celles-ci la pensée. Presque tous nos romanciers, ou bien manquent de fondement philosophique ou bien sont dépourvus de la miraculeuse machine à penser qui caractérise les intellectuels du vieux monde.

A cause de cette absence de pensée, d'approfondissement de l'être et de la vie, nos travaux laissent une impression de vide à tout homme de haute culture qui tente de les lire. Les fortes spéculations de l'esprit, même inexprimées, sont, pour ainsi dire,

la charpente d'acier de tout roman sérieux et solide. Autrement, celui-ci n'est qu'un château de cartes.

Comment voulez-vous comprendre, analyser, fouiller l'âme de l'être doué de raison, de l'être où le sensitif est inséparable de la cogitation, si vous êtes incapable d'entrer dans la peau de cet être et d'y suivre, par votre propre logique, sa logique à lui? Parce que cette chose ne se fait pas dans notre petit monde littéraire, nos livres sont d'un superficiel décourageant.

Il fut un temps où je croyais que notre peuple, ayant vécu plus de trois siècles sous une dictature absolue de la pensée, avait été irrémédiablement castré de l'organe pensant. Puis je me suis ravisé. Après maintes observations, je me suis rendu compte que nos compatriotes sont tout aussi intelligents que les autres, mais qu'il leur reste des phobies ancestrales, qui les empêchent de professer des idées autres que celles dont nous sommes tous pétris depuis des siècles et du berceau à la tombe. Aussi longtemps que le Canadien français ne sera pas libéré de cette phobie, il sera inutile pour lui d'aspirer à l'universalité. Car il ne sera jamais lui-même. Être soi-même, c'est braver tous les tabous et prendre le seul risque qui puisse sauver l'écrivain de l'insignifiance.

Et moi?

Je me reconnais coupable de la plupart des péchés contre l'esprit que je reproche à mes compatriotes. J'ai écrit moi-même un tas de choses superficielles et faciles.

On me demande parfois pourquoi j'ai tant écrit, quel idéal je poursuivais. La réponse à cette question n'est pas aisée.

Dans quel but écrit-on des romans? Cela dépend des auteurs. Les uns visent à certaines réformes sociales; d'autres cherchent à placer dans une fiction concrète les sèches données de l'histoire; d'autres enfin y exercent une sorte d'apostolat en fustigeant le mal dans l'homme. Presque tout ce monde-là fait fausse route. Sauf exception, la littérature engagée ne produit que de détestables romans.

Moi-même, au début de ma carrière, j'avais le tort de croire que le romancier est appelé à remplir une mission de salut. Mon premier roman proposait une réforme sociale et économique et s'adressait presque exclusivement aux Canadiens français; mon second satirisait les travers et les vices des petits bourgeois du Québec ainsi que les inepties de notre éducation; le troisième

portait sur un thème universel, mais ressemblait en maints endroits, plutôt à un plaidoyer qu'à un récit.

Dans les autres volumes dont je suis l'auteur, excepté dans mes contes et nouvelles, j'ai plutôt fait oeuvre de polémiste, car je n'ai cessé de combattre pour la libération de l'art et de l'artiste. Là, semble-t-il, résidait mon idéal d'écrivain.

Maintenant que la bataille semble gagnée et que j'approche du terme final, je me prends à regretter d'avoir dû consacrer tant d'énergie et de temps à l'interminable bataille pour les libertés spirituelles sans lesquelles aucune littérature n'est possible.

J'aurais préféré écrire paisiblement, profondément, de belles histoires bien humaines, livrer au monde tout ce que mon être contient d'humanité, m'y donner avec toute mon imagination et ma sensibilité, mes joies et mes larmes, mes vertus et mes vices. Alors peut-être aurais-je créé ce grand livre que mon pays attend encore.

Que si vous me demandez maintenant comment un homme en vient à la décision d'embrasser la carrière d'écrivain, je vous répondrai que je l'ignore. Laissez-moi cependant vous confier que deux personnages que j'ai beaucoup aimés ont probablement déterminé ma vocation: l'un était ma mère, l'autre était Ignace de Loyola. Ma mère, femme d'une vive intelligence et d'une rare indépendance d'esprit, fut mon seul guide jusqu'à ma treizième année. Elle me disait souvent, lorsqu'elle m'apprenait mon a b c: "Tu seras un écrivain". Je m'en suis souvenu.

Quant aux fils d'Ignace de Loyola, ils m'ont donné le goût des beaux écrits et m'ont appris à penser... non pas comme eux, mais autrement. J'ignore s'ils s'en réjouissent.

Jean-Charles HARVEY

Jean-Charles Harvey

Né à La Malbaie en 1891 a mené de front une carrière de romancier et de journaliste. On associe principalement son nom à un roman "Les demi-civilisés" et à un journal qu'il a fondé et dirigé à Montréal de 1937 à 1946: "Le Jour".

Il est actuellement directeur de deux hebdomadaires populaires de Montréal: "Le Petit Journal" et "Photo-Journal".